

PIERRE VARÈNE

# Le dangereux complice



BeQ

**Pierre Varène**

Domino Noir # 008

**Le dangereux complice**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 391 : version 1.0

# **Le dangereux complice**

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

# I

## *Crime involontaire*

Depuis la mort de son père, André Morency pratiquait le droit seul, ayant hérité du bureau et de la clientèle de celui-ci.

Avec la fougue et illusions de la jeunesse, il avait pensé que tous les fameux clients que son père avait assistés, ne feraient aucune différence du changement.

Il n'en avait pas été exactement ainsi cependant.

M<sup>e</sup> Gaston Morency avait débuté humblement dans la pratique du droit et ce n'est qu'après de longues années de probité et de succès qu'il avait groupé autour de son bureau une clientèle de millionnaires, qui recherchaient ses conseils ou venaient lui confier leurs impasses.

Studieux et d'une honnêteté à toute épreuve, André s'était donc installé à la place de son fameux père.

Comme lui, il s'était tenu à l'écart de la rue Saint-Jacques et occupait maintenant la suite de bureaux, que son père avait aménagés dans sa propre résidence de la rue Sherbrooke ouest.

Ses qualités naturelles et la renommée paternelle n'avaient pu surmonter complètement cependant le handicap de son jeune âge.

Il faisait de l'argent, mais pas encore comme il l'aurait voulu.

D'autant plus qu'il n'avait pas hérité d'une grande fortune ; Gaston Morency avait été un grand philanthrope en même temps qu'un avocat. Et les œuvres de bienfaisances avaient bénéficié de la majeure partie de ses revenus.

Aussi en attendant que la clientèle lui rapporte plus, le jeune avocat avait tenté la spéculation.

Il avait entendu vanter l'habileté et l'honnêteté de Victor Bourgeois comme financier et lui avait confié récemment \$10 000., que ce dernier avait

promis de faire fructifier rapidement.

Et ce soir, il venait de recevoir un téléphone de son agent, qui s'était annoncé avec les bénéfices de cette première transaction.

André Morency était donc nerveux et, n'ayant aucun client dans le moment, arpentait fiévreusement le plancher de son spacieux bureau privé.

L'entrée de Victor Bourgeois, le sourire de triomphe aux lèvres, eut pour effet de produire une salubre détente chez le jeune homme.

– À votre air, je crois que vous avez réussi, n'est-ce pas, monsieur Bourgeois ? demanda l'avocat.

– Mais bien certain, répondit l'arrivant, et au-delà de nos espérances encore.

En disant cela, il déposait sur le pupitre une serviette de cuir imposante.

– Vous ne voulez pas dire que vous me rapportez le double de ce que je vous avais confié, tel que vous me l'aviez en effet fait entrevoir ?

Le financier, toujours souriant, continua en indiquant la serviette de cuir :

– Comptez. Vous allez vous rendre compte par vous-même.

André Morency sortit alors cinq liasses de billets de banque. Comme elles étaient toutes de la même épaisseur, il vérifia les billets du dessus et en compta une.

Une stupeur heureuse se lisait maintenant sur sa physionomie.

– Mais vous m’apportez \$50 000. pour \$10 000. C’est incroyable ?

Je vous avais dit que vous n’aviez pas tort de faire affaires avec moi.

– Je sais bien, mais ceci est inespéré. J’ai peine à le croire.

– C’est bien la réalité pourtant et je vous assure que je suis en mesure de faire encore beaucoup pour vous.

– Si je n’étais pas absolument décidé de marcher sur les traces de mon père et de pratiquer le droit jusqu’à ma mort, je crois que je ne

m'occuperais plus que de finances, en votre société...

– C'est bien ce que vous devriez faire.

– Mon père m'a tracé une voie : le droit et la charité pour mon prochain, je m'y suis engagé et je ne m'en détournerai pas.

– Je crois cependant que vous allez changer d'idées.

Et en disant cela, le financier posait des yeux perçants sur son interlocuteur, tout en adoptant une physionomie dure, qu'on ne lui connaissait pas.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que nous allons nous associés et faire beaucoup d'argent, des millions !

– Tout ceci est bien beau, mais si je m'intéressais à fond dans la finance, je négligerais mon droit et cela je ne veux à aucun prix.

– Il n'est pas spécialement question de finance dans mon plan. C'est quelque chose de plus facile et de plus rapide encore.



– Excusez-moi, mais je crois que je ne vous comprends pas, monsieur Bourgeois, répondit le jeune avocat avec un air désapprobateur.

– Vous allez comprendre et vous allez convenir avec moi que j’ai raison de vouloir vous faire faire de l’argent facilement.

– Je vous écoute.

– Avant de vous donner les détails du plan où je vous ai fait une part, je veux vous dire quelques mots sur votre père.

– Mon père avait donc fait affaires avec vous ?

– Oui et pas celles que vous pensez.

– Je sais cependant que mon père était un homme intègre dans la force du mot.

– Écoutez plutôt et vous allez voir. Je comprends que votre père a laissé une réputation d’avocat célèbre et de philanthrope d’une générosité sans égale, mais savez-vous d’où il tirait son argent pour faire ses charités, qui n’étaient d’ailleurs qu’une couverture pour détourner l’attention sur ses véritables occupations ?

– Vous insultez la mémoire de mon père, monsieur Bourgeois, cela je ne le tolérerai pas.

– Écoutez-moi plutôt. Vous savez n'est-ce pas, que la clientèle de votre père était composée de millionnaires, ou au moins d'hommes très riches ?

– Oui.

– Ces hommes qui venaient le consulter lui confiaient leurs plus intimes secrets et lui racontaient même parfois des actions condamnables. Or, votre père prenait note de cela. Ensuite il me faisait part de ces choses et je m'occupais de les monnayer...

– Du chantage alors ?

– Appelez cela comme vous le voudrez, mais c'est ainsi que votre père faisait son argent et moi aussi naturellement.

– Vous n'avez pas de preuves à cet effet... ?

– Vous pensez ? Voyez plutôt ces photostats...

En disant cela, il lui tendit quelques reproductions de lettres signées par M<sup>e</sup> Gaston Morency, qui inculpaient malheureusement sans

retour, celui dont la réputation avait été intacte jusqu'à ce jour.

Le financier continua :

– Que penseriez-vous de votre père, et surtout qu'en penseraient tous ses anciens clients et secourus, si un bon matin les journaux portaient cette littérature à la connaissance du public ?

– Vous me paraissez le plus fort, Bourgeois, je crois bien que je n'ai pas le choix.

– Ça, c'est mieux !

– Mais si nous sommes pour faire des choses comme cela, nous allons marcher rondement.

– Très bien ! Vous avez réellement de bonnes dispositions.

– Comment devons-nous procéder ?

– Vous avez encore les dossiers personnels de votre père ?

– Justement, je viens de les réviser.

– Vous savez lesquels renferment des secrets dont la divulgation ruinerait des fortunes et des réputations ?

– Il y en a des quantités.

– Voici comment nous allons opérer. Vous allez me confier les notes d'un des dossiers. Je vais m'occuper de faire parvenir des avertissements, demandant une grosse somme en échange du silence. L'ancien client de votre père va certainement venir vous voir. Si ce n'est pas pour vous consulter, ce sera au moins pour vérifier si son dossier est encore entre vos mains. Vous feindrez l'ignorance. Vous ouvrirez l'enveloppe et vous constaterez que les précieuses notes ont été volées.

– Ensuite.

– On vous demandera certainement conseil alors.

– Je ne suis toujours bien pas pour conseiller de payer des rançons.

– Au contraire. J'ai très bonne réputation pour transiger des affaires difficiles. Vous me dirigerez vos clients en leur disant que je pourrais probablement faire quelque chose pour eux. Vous insisterez sur le fait que ma discrétion est à toute

épreuve, que j'étais d'ailleurs l'homme de confiance de votre père.

– Et que ferez-vous ?

– Je m'arrangerai pour collecter en paraissant défendre votre client. Et après nous partagerons moitié, moitié.

– Est-ce cela que vous faisiez avec mon père ?

– Exactement.

– Alors, si c'était bien avec mon père, c'est bien pour moi.

– Voilà qui est bien parler.

Le financier Bourgeois tendit la main à son nouvel associé dans le crime et les deux hommes scellèrent par une poignée de main d'apparence honnête, ce pacte monstrueux.

– Nous nous mettrons à l'œuvre immédiatement, déclara ensuite le financier.

– Par qui commençons-nous ? demanda alors son interlocuteur.

– Vous avez les dossiers, choisissons au hasard.

Le sort tomba sur Octave Jarry, un gros fabricant de conserves.

Les deux complices discutèrent encore pendant quelques minutes les détails de la mise en scène de leur complot, puis se séparèrent apparemment très satisfaits.

André Morency ne resta pas longtemps dans son bureau après le départ de l'autre.

Il sortit également de la maison.

C'est alors que se produisit un événement qui aurait troublé considérablement Victor Bourgeois et le jeune avocat, s'ils avaient pu en être témoins.

Les lourdes draperies qui avaient caché à la vue la porte-fenêtre, percée dans le fonds de la pièce, s'écartèrent et une apparition étrange se manifesta.

L'entrevue des deux hommes avait eu un témoin.

C'était un homme de haute taille, revêtu d'un élégant habit de soirée et portant sur sa figure un masque noir.

Le DOMINO NOIR enquêtait depuis quelque temps sur les activités du financier Bourgeois et l'avait suivi secrètement chez le jeune avocat.

Dès qu'il se fut assuré que ce dernier avait quitté la pièce, il était sorti de sa cachette et s'attaquait maintenant au coffre-fort qui renfermait tant de dossiers précieux.

Entraîné depuis longtemps à ce genre de travail, il ne dépensa pas plus de vingt minutes à ouvrir la lourde porte.

Son examen du contenu parut le satisfaire, car il replaça bientôt le tout et sortit par la voix qu'il avait utilisée pour entrer.

## II

### *Chantage*

André Morency était seul à son bureau quand on annonça monsieur Octave Jarry.

Sans laisser rien paraître des sentiments qui l'envahirent à cette nouvelle, il donna l'ordre d'introduire son client immédiatement.

Le grand manufacturier présentait une apparence inaccoutumée.

Il était pâle et ses traits tirés indiquaient dès le premier abord qu'une grande préoccupation le dominait entièrement.

André Morency se leva pour serrer la main de son visiteur, mais celui-ci ne perdit pas de temps en formules de politesse et alla droit au but.

– André, dit-il, il faut que vous me tiriez du mauvais pas où je viens de tomber.



– Tout ce que je pourrai faire pour vous, répondit le jeune avocat.

– Il s’agit d’une chose très, très grave. Je serais venu à votre père dans une circonstance semblable. Je n’ai donc pas hésité à venir vous consulter.

– De quoi s’agit-il, monsieur Jarry ? ,

– Puis-je vous demander une question préalable ?

– Mais certainement.

– Avez-vous pris connaissances des dossiers personnels que votre père avait édifié sur le passé de certains de ses clients ?

– Non. J’ai les dossiers ici depuis quelques jours, mais je vous avoue que je n’ai pas eu le temps de les parcourir. D’ailleurs j’attendais une occasion pour ce faire. Je n’ai pas besoin de savoir quoique ce soit concernant un client aussi longtemps qu’il ne requiert pas mes services.

– À votre discrétion, je reconnais bien l’émule du célèbre avocat qu’a été Gaston Morency.

– Vous me comblez, monsieur Jarry et je vous

assure que votre confiance m'honore et m'encourage à persévérer dans la voie que je me suis tracée.

– Je vous connais, André et c'est pour cela d'ailleurs que je suis venu vous voir. J'ai confiance en vous.

– Encore une fois je vous remercie infiniment pour ce témoignage d'estime.

– Alors je vous expose l'objet de ma visite. Je vais commencer par une confession. C'est pénible pour moi, mais il faut que je passe par là, je le sais.

Quand j'avais vingt ans, j'étais employé pour une banque privée, à Saint-Hyacinthe. Vous savez que les salaires des employés de banque sont encore actuellement très minimes. Mais alors je vous prie de croire qu'ils étaient des moins rémunérateurs. Or j'avais à subvenir aux besoins de ma vieille mère et de deux sœurs. Mon salaire ne me permettait pas de rencontrer les deux bouts. Je fus tenté par les propositions de certains agents d'immeubles. Comme je n'avais pas d'économies à investir, je m'appropriai

certaines sommes qui appartenait à la banque. Je perdis malheureusement au lieu de faire les bénéfiques tentateurs qu'on m'avait garantis. Incapable de rembourser en temps, j'eus peur d'être arrêté et je m'enfuis de la ville, laissant ma mère et mes sœurs à leur sort. Jamais on ne réussit à mettre la main sur moi. Je dois même ajouter que je vis actuellement sous un faux nom. Veuillez me croire, quand je vous affirme que j'ai remboursé jusqu'à la dernière cent.

– Je vous crois absolument, monsieur Jarry, et je sais que les bonnes œuvres que vous avez subventionnées doivent être plus que suffisantes pour apaiser votre conscience.

– Je vous avoue que depuis plusieurs années, j'étais parvenu à oublier quelque peu l'erreur de ma jeunesse. Mais aujourd'hui voilà qu'elle a un retentissement inattendu.

– C'est tellement vieux pourtant...

– J'avais déjà consulté votre père à ce sujet et il m'avait assuré qu'il n'y avait aucun danger pour moi, au point de vue légal.

– C’est certain...

– Mais il y a aussi le point de vue réputation, et voilà maintenant qu’on tente de me faire chanter.

– Pas possible... ?

– Pourtant je n’ai jamais confié cette partie de mon passé à qui que ce soit, sauf monsieur votre père.

– Alors comment un maître-chanteur aurait-il pu connaître la vérité ?

– C’est bien ce que je me demande. Celui qui s’est attaqué à moi connaît mon nom véritable et la défactation dont je me suis rendu coupable jadis.

– C’est incompréhensible ! Je suis pourtant certain que mon père n’a pu trahir votre secret.

– J’en suis persuadé moi-même.

– Pour en avoir le cœur net, voulez-vous que nous jetions un coup d’œil sur votre dossier personnel ?

– Je n’osais pas vous le demander.

– Je n’ai pourtant aucune raison de ne pas vous satisfaire sous ce rapport.

Le jeune avocat ouvrit son coffre-fort et en tira une grande enveloppe brune, sur laquelle on voyait inscrit le nom de monsieur Octave Jarry.

– Voici, dit-il en présentant les documents à son client. Regardez vous-même.

Le manufacturier parut tout de suite enchanté de la délicatesse du jeune homme.

Il prit l’enveloppe de ses mains tremblantes et en brisa le cachet.

Mais aussitôt il laissa échapper une exclamation de désespoir.

Il tenait maintenant un paquet de feuilles blanches au lieu des notes qu’il avait vu.

Monsieur Gaston Morency parla le premier :

– Votre dossier a été volé, monsieur Jarry, dit-il.

– Comment expliquer cela ? demanda l’autre au désespoir.

– Je n’y comprends rien. Je sais que mon père

gardait une quantité de dossiers personnels en lieu sûr. Après sa mort, lorsque j'ai continué à m'occuper de ses affaires, j'ai fait installer le coffre-fort que vous voyez ici, uniquement pour recevoir ces documents importants.

– Alors que s'est-il passé ?

– Je le sais encore moins que vous.

– En serait-il ainsi de tous les autres dossiers ?

– Nous allons vérifier.

André Morency prit une autre enveloppe au hasard et s'excusa auprès de son client de l'ouvrir lui-même.

– Je ne pourrais fièrement vous laisser lire les secrets d'un autre client. Je sais que vous comprenez cela, monsieur Jarry ?

– Naturellement. J'allais d'ailleurs vous prier de vérifier vous-même.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le contenu de l'enveloppe, l'avocat déclara :

– Tout est complet ici. Je comprends de moins en moins.

– Puisqu’il en est ainsi, il faut croire que quelqu’un vous a volé mon dossier. Probablement quelqu’un qui avait entendu parler de quelque chose sur mon compte.

– Je ne trouve pas d’autres explications.

– Que vais-je faire ?

– Je puis difficilement vous aviser d’aller trouver la police. Il ne s’agit pas d’une chose dont on aime à parler.

– Cela ne m’avancerait pas à grand chose, car mon persécuteur m’a bien averti que si je me confie à la police, il s’empressera de faire publier d’une telle nouvelle.

– Il ne peut donc être question d’user de la force. Il faut employer plutôt la ruse.

– Je vous comprends bien.

– Mais que faire ?

Le jeune homme resta pensif pendant quelques minutes, puis ajouta :

– Je vais vous envoyer voir un homme d’affaires très habile. Je pense qu’il peut être le

seul homme en état de vous tirer de ce mauvais pas...

– Il va falloir mettre une autre personne dans le secret ?

– Malheureusement je ne vois pas d'autre issue.

– Eh bien ! je me soumettrai, si vous ne voyez pas autre chose. Est-ce que je connais ce monsieur à qui vous voulez m'adresser ?

– Je le crois, car il est connu dans toute la province.

– Qui est-il ?

– Monsieur Victor Bourgeois.

– Mais je le connais et d'ailleurs sa réputation d'intégrité, non seulement me donne l'idée la plus favorable de votre jugement, mais me rassure aussitôt. Vous croyez qu'il voudra réellement m'assister ?

– Mais certainement. Il a transigé plusieurs affaires confidentielles pour mon père et je sais que je peux me fier à lui.



### III

#### *La rançon*

Victor Bourgeois reçut le manufacturier avec de grandes marques de sympathie.

Il mit son visiteur à l'aise et s'empessa de l'assurer de son entier dévouement.

Quant Octave Jarry eut fini d'exposer l'objet de sa visite, le financier demanda quelques renseignements :

– Combien vous a-t-on exigé, monsieur Jarry ?

– \$50 000.

– Un joli montant !

– Je vous crois. Et si je suis obligé de réaliser cette somme, je vous assure que mes affaires en souffriront énormément.

– Soyez sans crainte. Nous allons faire en

sorte que le maître-chanteur ne touche pas une cent de cette somme.

– Je le voudrais bien, mais j’en suis encore à me demander comment.

– Quand et où devez-vous verser l’argent ?

– La note que j’ai reçue ne mentionne rien à ce sujet encore. Je dois seulement tenir l’argent prêt et on est supposé communiquer de nouveau avec moi, pour la façon dont je devrai m’en départir.

– J’ai une idée. Vous allez m’inviter chez vous, à votre résidence de Cartierville et vous n’en sortirez pas, jusqu’à ce que vous receviez les dernières instructions de votre homme.

– C’est une bonne idée, cela. Ainsi vous serez à mes côtés aussitôt que j’aurai besoin de votre assistance.

– Puisque c’est le jeune André Morency qui vous a adressé à moi, pourquoi ne l’inviteriez-vous aussi ? Cela ne nuirait certainement pas d’avoir un conseiller légal à portée de la main.

– Vous me rassurez de plus en plus, monsieur Bourgeois. Rien qu’à vous entendre combiner ma

défense, il me semble que le succès ne peut vous échapper.

– Je ferai l'impossible pour vous. Je hais les affaires louches et le chantage plus que n'importe quoi au monde.

– Merci infiniment. Quand désirez-vous, arriver chez moi ?

– Le plus tôt possible sera le mieux, je crois bien. Disons demain matin. Mais n'oubliez pas de téléphoner dès ce soir à monsieur Morency.

– Je n'y manquerai pas, soyez-en assuré.

Victor Bourgeois se levait pour aller reconduire son visiteur, quand celui-ci s'arrêta soudain, pour mentionner :

– J'y pense, monsieur. J'ai un visiteur à la maison déjà. C'est un grand ami et je me demande bien comment je ferais pour le tenir à l'écart de notre problème.

– Qui est-il ? Est-ce que je le connais.

– Vous le connaissez certainement. Qui ne connaît pas à Montréal, le jeune Simon Antoine !

– Antoine ! Mais bien sûr.

Le financier parut réfléchir pendant quelques instants, puis ajouta bientôt :

– Savez-vous, je n'ai pas d'objections à ce qu'Antoine soit chez vous en même temps que Morency et moi...

– Je ne voudrais pourtant pas qu'il apprenne la véritable raison de votre séjour à Cartierville.

– Je connais Antoine pour un garçon très discret. Et d'ailleurs il est trop insouciant pour remarquer quoi que ce soit. De plus le fait de sa présence servira peut-être à éloigner les soupçons de votre maître-chanteur à notre sujet.

– C'est une idée, ça !

– On ne peut jamais être trop prudent. Il se peut que votre homme soit une de vos connaissances, ou peut-être un serviteur. Ce dernier pourrait trouver étrange de me voir arriver chez vous avec Morency. S'il y a un autre visiteur, on pourra conclure à une simple réunion d'affaires ou à une visite sans conséquence.

– Je vois que vous ne négligez aucun aspect de

la question.

– Dans un cas comme le vôtre, il n’y a pas de chances à prendre.

Naturellement, Victor Bourgeois, le financier véreux à la réputation hypocrite, était loin de savoir que Simon Antoine était en même temps le fameux Domino Noir, l’ennemi juré des plus redoutables criminels.

\*

Depuis l’arrivée de Victor Bourgeois et d’André Morency, Octave Jarry perdait peu à peu de cet air obsédé qu’il avait depuis quelques jours.

Sous son apparence débonnaire, Simon Antoine cachait les dons les plus précieux d’observation.

Il remarquait le changement qui s’opérait chez son hôte, mais ne manquait pas non plus d’épier les signes que se faisaient les deux autres visiteurs.

Il avait deviné immédiatement la raison de leur présence et les surveillait sans cesse.

Or un soir après le souper, ils paraissaient plus mystérieux encore que d'habitude.

Les quatre hommes étaient réunis dans la bibliothèque et parcouraient les journaux du jour.

L'avocat et le financier semblaient mal à leur aise.

Ils auraient probablement voulu que Simon Antoine allât veiller en ville comme cela lui arrivait de temps à autre, ou au moins se retirât à bonne heure dans sa chambre.

Mais le jeune homme n'était pas encore assez au courant de leur plan pour les laisser agir ainsi en toute liberté.

Comme il remarquait que sa présence paraissait les importuner, il décida de rester en leur compagnie aussi longtemps qu'il n'aurait pas découvert ce qui les tracassait.

Pour ne pas trop donner l'éveil, il s'attacha plus spécialement à monsieur Jarry.

Et lorsqu'il lui demanda :

– Pourquoi n’allons-nous pas prendre une marche ?

L’autre acquiesça immédiatement et ferma aussitôt le livre qu’il venait d’ouvrir, après avoir parcouru ses journaux.

Les deux complices refusèrent l’invitation et laissèrent partir leur victime seul avec Simon Antoine.

Celui-ci était maintenant certain que quelque chose allait se passer ce soir même.

Aussi il ne fit qu’augmenter sa surveillance lorsqu’ils se rencontrèrent tous à nouveau dans la bibliothèque.

La première chose qu’il remarqua fut les coups d’œil furtifs que les deux hommes jetaient, presque malgré eux on aurait dit, sur le livre que monsieur Jarry lisait avant de sortir.

– Est-ce qu’il faisait bon dehors, monsieur Jarry ? demanda le financier.

– Un temps splendide. Vous auriez dû nous accompagner.

– Je suis passablement frileux quand vient la

fin de l'été, déclara Bourgeois. Et vous, Morency ?

L'avocat s'empressa de répondre :

– Moi aussi. Je préfère l'intérieur avec un bon feu de cheminée.

– Vous auriez dû passer dans la salle de billard alors, j'ai fait allumer le foyer avant de sortir.

– Nous le savions. Ne craignez rien. Nous avons fait quelques parties pendant votre promenade. Nous ne venons d'ailleurs que revenir dans la bibliothèque.

– Vous avez bien fait. Et vous me faites penser que je me sens en forme comme jamais pour une partie. Venez-vous ?

Simon Antoine accepta avec empressement, mais les autres ne paraissaient pas disposés à les suivre là non plus.

Mais quand ils virent leur hôte se diriger vers la table, ils suivirent.

La partie avançait plus lentement que jamais et Simon Antoine qui avait toujours l'habitude de compter rapidement et avec aisance, paraissait



prendre plus de temps que jamais.

Les autres devenaient de plus en plus impatients à mesure que l'heure avançait.

Ainsi il y avait quelque chose de décidé.

Le Domino Noir se rappela l'attitude de l'avocat et du financier, dans la bibliothèque.

Aussi, après avoir fini une série particulièrement longue, il s'excusa auprès des autres sous prétexte d'aller dans sa chambre chercher quelques cigares.

Cela ne paraissait pas faire l'affaire de Bourgeois, car il s'élança vers une boîte de cigares, qui était sur le bord de la cheminée et en offrit au jeune millionnaire.

Monsieur Jarry dit alors en souriant :

– Peine inutile, mon cher Bourgeois, car je connais Antoine : il ne fume qu'une sorte de cigares, celle qu'il fait faire spécialement pour lui. Et comme il n'en veut pas divulguer le mélange, on ne peut lui en offrir quand il vient nous visiter.

Le jeune homme sourit, puis sortit de la pièce

de son pas lent.

Mais au lieu de monter l'escalier qui conduisait à l'étage des chambres il entra furtivement dans la bibliothèque et s'empara du livre que monsieur Jarry avait fermé pour aller marcher.

La note se trouvait bien en vue, entre deux pages.

Elle disait :

« Déposez l'argent, ce soir même, à onze heures, dans le creux de l'arbre qui se trouve à l'extrémité nord de votre propriété. »

Il sortit ensuite quelques cigares de sa poche de veste et revint dans la salle de billard juste en temps pour jouer.

Il fit semblant d'ignorer les regards inquisiteurs que lui lançait le financier et joua rapidement, tout le reste de la partie.

Ce qui fit dire au jeune avocat :

– Vous paraissez jouer mieux en terminant une partie, qu'au commencement, monsieur Antoine.

– C’est que je commence à être fatigué. Le grand air m’a endormi. Je crois bien que vous allez m’excuser dès maintenant : j’ai grande envie de rejoindre mon lit.

Octave Jarry qui avait gagné et était encouragé comme jamais répondit immédiatement :

– À votre goût, Antoine. Pour moi, je lance un défi à monsieur Bourgeois. Jouez-vous, monsieur Morency ?

– Je crois que je vais me retirer dans la bibliothèque, monsieur Jarry, répondit l’avocat. Je suis un peu fatigué moi-même et il n’y a rien que j’aime comme un bon livre avant d’aller me reposer.

– Je crois que c’est une excellente idée, Morency, ajouta alors Bourgeois. Si monsieur Jarry veut remettre sa partie à demain, je vais vous accompagner.

– Je ne suis toujours bien pas pour jouer seul, dit alors le manufacturier avec un sourire. Comme je n’ai pas d’adversaires qui osent se mesurer avec moi, je vais faire un bout de lecture,

moi aussi.

Quand les trois hommes entrèrent dans la bibliothèque, Simon Antoine leur avait fait ses souhaits pour la nuit, d'une voix pâteuse, et cela avait paru faire l'affaire des deux autres invités.

\*

En entrant dans sa chambre, il regarda l'heure à sa montre bracelet et comme il n'était pas encore dix heures, il décida de donner le change aux deux autres pour le cas où ils pousseraient la curiosité jusqu'à le surveiller.

Bien lui en prit, car vers la demie de dix heures, il entendit ouvrir sa porte doucement.

Seule une oreille exercée comme la sienne pouvait percevoir le bruit significatif.

Maître de ses nerfs comme toujours, il surveilla sa respiration pour bien montrer par sa régularité qu'il dormait déjà profondément.

La porte se referma. Il avait maintenant le

champ libre pour ses propres activités.

Il fut vêtu de nouveau en quelques minutes et, après avoir ajusté son masque noir sur son visage, il chercha un moyen de sortir de la maison, sans donner l'éveil.

La fenêtre était certainement l'endroit tout indiqué. Mais comme il était au deuxième étage, il dut se servir d'une petite échelle de soie noire qu'il avait eu la précaution de mettre dans sa malle, avec certains autres accessoires qu'il utilisait pour ses expéditions spéciales.

Comme il connaissait à fond le jardin de la propriété de son hôtel, il n'eut pas de misère à localiser l'arbre que la note avait désigné.

Étant en avance de quelques minutes sur les autres, il eut le temps de l'examiner à son aise.

C'est ainsi qu'il découvrit que la grosse pierre qui se trouvait au fond de la cavité bouchait l'entrée d'un trou plus grand encore.

Sa lumière portative lui révéla qu'il y avait plus encore. Il ne s'agissait ni plus ni moins que d'un petit tunnel qui conduisait de l'autre côté de

la clôture, dans un champ vaste, qui appartenait à la ville.

Sans aucun doute, les deux complices allaient accompagner Jarry là et faire semblant de surveiller avec lui le fameux arbre pour découvrir celui qui viendrait chercher l'argent.

Pendant ce temps-là un de leurs suppôts viendrait par le tunnel et ferait disparaître l'argent à leur propre nez, sans laisser percer le moindre doute sur leurs bonnes intentions.

\*

Octave Jarry qui s'était senti plus de bonne humeur que d'habitude ce soir-là, fut presque pris de panique quand il découvrit la petite note dans son livre.

– Voyez ceci, balbutia-t-il à Victor Bourgeois, qui occupait un fauteuil près de lui.

Et en disant cela, il tendit le petit bout de papier.

Bourgeois lut avec surprise simulée, puis passa l'écrit à l'avocat.

– Ça y est. Je suis pris ! disait encore le manufacturier. Je crois bien qu'il me sera impossible d'échapper maintenant...

– Mais pas du tout ! répliqua avec assurance Victor Bourgeois. C'est pour vous assister dans cette épreuve d'ailleurs que nous sommes ici, monsieur Jarry.

– Que faire alors ?

– Vous avez votre argent prêt ?

– Oui. Mais si vous n'avez pas l'intention de le donner réellement, pourquoi ne pas utiliser un paquet de même pesanteur et de même dimension, et qui ne renfermerait rien de valeur ? Je vous assure que c'est beaucoup \$50 000., surtout dans les temps difficiles que nous traversons.

– Vous savez bien pourtant que nous ne laisserons pas le type s'échapper avec le magot. Nous serons là.

– Enfin, j'ai mis toute ma confiance en vous.

Je vous obéirai.

– Allez chercher la malle alors et l’argent. N’oubliez pas votre revolver aussi. Moi-même je monte à ma chambre prendre le mien.

André Morency le suivit et, chemin faisant, ils jetèrent un coup d’œil sur la forme alitée de Simon Antoine.

Rassurés par son sommeil régulier, ils revinrent en bas, après s’être armés.

– Vous n’avez pas peur que Simon Antoine ne s’aperçoive de quelque chose, au moins ? demanda Octave Jarry, lorsqu’ils le rejoignirent dans la bibliothèque.

– Ne craignez rien à son sujet, affirma André Morency. Nous venons justement de jeter un coup d’œil dans sa chambre. Il dort comme un pape.

– Tant mieux.

– Vous vous rappelez bien la façon de procéder, n’est-ce pas, monsieur Jarry ? Monsieur Morency et moi, nous nous dissimulons derrière deux arbres, afin de ne pas donner l’éveil au



bandit et vous allez seul déposer la mallette dans l'arbre creux. Nous vous surveillerons de loin et si vous deveniez en danger, nous n'hésiterons pas à faire feu immédiatement.

– Et s'il ne se passe rien alors ?

– Vous revenez et nous nous postons tous les trois autour de la grande grille de façon à couper la retraite au bandit.

– Je crois bien que nous ne pouvons faire mieux. D'ailleurs mon homme ne peut pas sortir de la propriété sans passer par cette grille. Il serait trop dangereux pour lui de passer par-dessus le mur avec une échelle.

– Elle serait quand même bien trop pesante pour la manoeuvrer par-dessus.

Avec quelques soupirs d'inquiétude, Octave Jarry partit dans la direction de l'arbre.

Les deux autres se postèrent, tel que décidé et attendirent.

Quand le manufacturier revint les mains vides, ils se replièrent ensemble vers la grille.

Deux gros arbres présentaient des abris sûrs

pour deux personnes au moins.

Un autre dont les branches passaient par dessus le mûr. donna soudain une idée à Victor Bourgeois.

– Je vais monter là-haut, dit-il. Ainsi, je pourrai sauter sur le type, par en dedans ou en dehors, et après vous n’aurez qu’à venir à mon aide. N’usons de nos armes qu’en cas d’absolue nécessité. Car il serait très important de nous saisir du maître-chanteur, vivant.

– Peut-être n’enverra-t-il qu’un associé ? suggéra Octave Jarry.

– Ces genres de bandits ont l’habitude d’opérer seuls, répondit Bourgeois, avec assurance. Je serais très surpris qu’il y eut plus qu’un individu dans cette affaire.

– Vous avez bien raison, renchérit l’avocat. Je n’ai jamais eu connaissance de causes de chantages où il se fut agit de bandes.

Tout le monde se posta comme décidé, puis on attendit dans la nuit.

## IV

### *Les surprises se multiplient*

André Morency était dissimulé derrière un arbre, non loin de celui d'Octave Jarry. Son épaule et son chapeau étaient encore visibles, malgré l'ombre de la nuit.

Soudain, après avoir cueilli deux branches d'arbres mortes, il retira habilement son gilet qu'ils installa sur une des branches, fichée en terre. Il fit de même pour son chapeau.

Ensuite en se cachant derrière son arbre, il fit un signal lumineux très court avec une lampe de poche.

Il recula alors vers la maison en marchant de façon à ne pas être aperçus des deux autres guetteurs.

Arrivé à un certain endroit il rencontra un

autre homme qui lui présenta un nouveau gilet noir.

Il s'en revêtit aussitôt, puis installa un masque noir sur sa figure.

Ainsi accoutré, il passa par-dessus le mur en utilisant deux échelles qui avaient été préalablement installées dans un angle de la cour opposé à celui où se trouvait l'arbre de la rançon.

La propriété était désolée et il ne rencontra personne jusqu'à ce qu'il eut atteint la bouche extérieure du petit tunnel.

Il en sortit trois minutes à peine après s'y être engagé et il portait alors à la main le précieux sac de cuir.

Malheureusement le Domino Noir qui avait du prendre d'innombrables précautions afin de sortir de la propriété, arriva trop tard pour voir le manège de l'avocat.

Comme il ne voyait personne aux alentours du tunnel, il s'y engagea aussitôt, car il savait que l'argent était déjà dans le tronc de l'arbre creux depuis quelques minutes.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir qu'il n'y avait rien dans l'arbre.

Il décida donc de revenir sur ses pas et de s'attacher à ceux de Bourgeois et de Morency.

Mais au moment où il mettait les pieds en dehors de l'orifice du couloir, il fut brusquement assailli par une forme qu'il ne distingua pas d'abord.

Son agresseur avait dû l'entendre marcher, car il s'était si bien dissimulé que ce fut une véritable surprise pour le Domino.

Il n'eut pas longtemps le dessous cependant et réussit à maîtriser son adversaire.

Il ne voulait pas le tuer immédiatement, car il avait besoin de savoir autre chose avant d'en disposer.

Mais pour être certain de le reconnaître, s'il le rencontrait jamais, il s'arrangea pour lui faire une égratignure remarquable sur la joue gauche.

C'est en revenant dans la cour qu'il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas escalader le mur avec la mallette de cuir.

Il porta aussitôt ses regards sur l'endroit où se trouvait André Morency et l'aperçut qui faisait des signaux à monsieur Jarry.

Quel pouvait bien être le troisième type qui était maintenant en possession de l'argent ?

Caché lui aussi derrière un arbre, il épiait les trois hommes qui étaient maintenant réunis et conversaient à voix haute, sans crainte de témoins.

Quand il les vit se diriger ensemble vers l'arbre stratégique, il prit lui-même cette direction.

Il eut la chance d'arriver avant les autres et s'arrêta dans un bosquet tout près.

– Je suis bien certain qu'il n'est venu personne, affirmait Octave Jarry.

– Le maître-chanteur a probablement changé d'idée, répondait Victor Bourgeois.

– Pourvu qu'il n'ait pas éventé notre surveillance, reprenait le manufacturier. S'il fallait qu'il aille porter mon histoire à la police ou aux journaux.

– C’est impossible. Vous allez voir, il va communiquer de nouveau avec vous pour vous réitérer sa demande. Il a certainement été dérangé dans ses projets.

L’avocat et son client se penchaient maintenant dans le creux de l’arbre.

Un cri de désespoir s’échappa des lèvres de Jarry.

Il venait de constater que la mallette de cuir avait disparu.

– Mais il est venu ! s’exclama-t-il. Il a pris mon argent.

Bourgeois regarda soupçonneusement son complice et ne dit rien.

Celui-ci fit échos au manufacturier qui s’arrachait maintenant les cheveux de désespoir.

Que vais-je devenir ? Il a mon argent et je n’ai aucune garantie à l’effet qu’il ne recommencera pas dans quelques jours. Les papiers compromettants ne m’ont pas été retournés. Je suis ruiné !

Ses compagnons tentèrent de le consoler en

arguant que le criminel ne pouvait s'être échappé, la grille étant bien gardée.

Mais ils eurent beau chercher, ils ne découvrirent rien.

Le lendemain matin cependant, Simon Antoine remarqua que Victor Bourgeois avait une curieuse de cicatrice sur la joue.

Pendant tout le déjeuner, il observa son hôte et les deux autres invités.

Octave Jarry semblait malade et on voyait qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Victor Bourgeois était nerveux et lançait des coups d'œil inquisiteurs tant à son hôte qu'à M<sup>e</sup> Morency.

Celui-ci semblait également nerveux, mais on sentait qu'il éprouvait en même temps une grande satisfaction.

– Vous ne paraissez pas être dans votre assiette, ce matin, monsieur Jarry, remarqua Antoine. Avez-vous mal dormi ?

L'interpellé fit un effort visible pour répondre :



– J’ai fait une indigestion très pénible.

Les regards des trois hommes se portaient plus souvent que nécessaires sur le jeune millionnaire, qui continuait à poser des questions embarrassantes pour tout le monde.

S’adressant maintenant au financier, il demandait :

– Vous avez couché avec le chat de la maison, je crois, je remarque que votre joue porte une égratignure.

Bourgeois le regarda encore quelques instants avant de répondre :

– J’ai dû me faire cela en rêvant. J’ai en effet eu un cauchemar terrible où je me voyais aux prises avec des bandits masqués...

La situation était des plus tendue.

Morency avait hypocritement reproché à Bourgeois de s’être accaparé l’argent de la rançon, tandis que celui-ci soupçonnait son complice de l’avoir précédé dans le tunnel.

De son côté monsieur Jarry pleurait ses \$50 000.

Au cours de l'avant-midi, l'avocat et le financier prirent congé de leur hôte, tandis que Simon Antoine ne partait que sur la fin de l'après-midi.

\*

Cinq jours plus tard, un certain Duncan Beare se présentait au bureau d'André Morency, portant sous son bras un paquet enveloppé dans un épais papier brun.

Après avoir fermé sa porte à clef, l'avocat demanda anxieusement :

– Vous avez bien veillé sur le précieux colis, n'est-ce pas, Beare ?

– Comme sur la prunelle de mes yeux. Seulement je trouve que vous avez pris votre temps pour me faire venir.

– Il fallait être prudent.

– Heureusement que personne me soupçonnait.

– Vous avez bonne réputation maintenant.

– En effet depuis cette malheureuse affaire dont votre père m’a si heureusement tiré, jamais je n’ai fait la moindre chose qui puisse m’incriminer de quelque façon que ce soit.

– Je me fiais à vous d’ailleurs. C’est pour cela que j’ai eu recours à votre coopération.

Pendant cette conversation, l’avocat avait ouvert le paquet où se trouvait la fameuse mallette de cuir.

Les \$50 000. s’y trouvait au complet.

– Vous n’avez plus besoin de moi pour le moment du moins, n’est-ce pas ? demanda Beare.

– Non. Je vous remercie.

Il lui remit en même temps une enveloppe qui contenait des billets de banque, au montant convenu pour sa participation dans l’affaire Jarry.

C’était en effet ce Beare qui avait été le troisième larron de la veillée mémorable, celui qui avait reçu la mallette des mains du jeune avocat, après le voyage de celui-ci dans le petit souterrain.

\*

Beare était encore dans le bureau d'André Morency, qu'un domestique vint annoncer que monsieur Victor Bourgeois désirait voir le Maître.

– Vite passez par en arrière, dit-il à son précédent visiteur. Je ne veux pas qu'il vous rencontre dans le corridor.

Il le fit sortir par une porte de service et attendit encore quelques minutes avant de faire entrer son nouveau visiteur.

Bourgeois était encore agité.

– Vous n'avez rien appris de nouveau au sujet des \$50 000 ? demanda-t-il immédiatement après que la porte se fut refermée sur lui.

– Malheureusement non.

– Eh bien ! moi, j'ai des soupçons maintenant.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est Simon Antoine.

- Pourquoi dites-vous cela ?
- C’est lui qui, affublé d’un masque noir, m’a attaqué comme j’allais entrer dans le tunnel.
- Il avait pourtant l’air de bien dormir.
- Ce n’était que de l’hypocrisie. D’abord j’ai pensé que c’était le Domino Noir, dont tant de gens parlent depuis quelques années à Montréal ; mais maintenant je suis persuadé que le Domino Noir et Simon Antoine ne font qu’une seule et même personne.
- Je n’aurais pourtant jamais cru qu’Antoine fut assez débrouillard pour cela.
- On ne sait jamais.
- Mais dites-moi enfin sur quoi vous vous basez pour portez cette conclusion ?
- Vous avez remarqué au déjeuner, le lendemain matin, comme il m’interrogeait sur la marque que je portais à la joue ?
- Bien oui.
- Je vous ai dit que j’ai été marqué ainsi au cours de ma lutte avec l’inconnu au masque.

- Je m’en rappelle, en effet.
- Vous ne faites donc pas le rapprochement ?
- Pourtant il me semble que sa question a été bien naturelle. Je me demande même si je ne vous l’aurais pas posée, si j’avais été un étranger à l’affaire.
- Quant à moi, je ne trouve pas d’autre explication. Comment voulez-vous que quelqu’un ait pénétré sur la propriété pendant que nous étions là à surveiller la grille ?
- N’oubliez pas que l’entrée du souterrain était en dehors des murs.
- C’est bien vrai, mais qui était au courant de l’affaire ?
- J’avoue que je suis à cent lieues de le savoir.
- C’est qu’Antoine nous a entendu parler tous les deux.
- Pourtant nous avons été bien prudents.
- Pas assez probablement.
- Qu’allons-nous faire maintenant ?
- Je suis bien d’avis qu’on commence par

punir Antoine comme il le mérite.

– Quoi encore ?

– Le faire disparaître de la circulation. Autrement nous l’aurons toujours dans les jambes.

– Ne craignez-vous pas ? Un meurtre vous savez, ce n’est pas qu’une petite affaire.

– Il n’y a rien d’autre chose à faire, si nous voulons nous assurer d’une façon définitive s’il est bien notre homme.

– Vous avez raison. Nous allons faire une dernière expérience.

– Avez-vous un plan ?

– Oui. Vous êtes membre du Club Saint-Denis, je crois ?

– Oui. Pourquoi ?

– Venez donc me prendre ce soir après le souper. Je vous donnerai les derniers détails d’un plan que je commence à entrevoir.

– Entendu. Mais si Antoine est réellement le Domino Noir, que ferons-nous ?

– Nous le ferons disparaître de la façon la plus simple au monde, celle qui ne laisse aucune trace.

– Encore... ?

– J’ai une propriété à Lachine, où je lui réserve un tombeau et quand je parle de tombeau, ce n’est pas au figuré.

– Il n’y a pas de danger au moins ?

– Pas du tout ! Mais vous êtes bien peureux ?

– C’est que je ne suis pas bien entraîné à mon nouveau métier. Ça viendra, je suppose.

– Mais bien sûr. Alors à ce soir.

– Je n’y manquerai pas.

\*

Victor Bourgeois était à peine sorti du bureau, qu’André Morency signalait un numéro à son téléphone.

– Allo, Beare ?

– Oui, Maître.



– Pouvez-vous faire quelque chose pour moi immédiatement ?

– Certainement.

– Prenez un taxi et allez immédiatement à l'hôtel de ville de Lachine. Je veux savoir l'emplacement de la propriété que possède à Lachine, Victor Bourgeois.

– Après ?

– Vous perquisitionnerez là. Vous savez pourquoi ?

– Oui. Je pars immédiatement.

– J'attendrai de vos nouvelles chez moi.

– Entendu.

## V

### *Bourgeois Yacht Club*

Aussitôt après avoir pris congé d'Octave Jarry, qu'il avait laissé à son désespoir, Simon Antoine était entré en communication avec Marthe Bouché, cette jeune fille de la société Montréalaise avec qui on le voyait si souvent, dans les endroits chics de la Métropole.

C'était pour la prier de surveiller les environs de la demeure de l'avocat Morency.

– Ce me sera très facile, avait répondu la jeune fille, car j'ai une tante qui demeure dans la propriété voisine, sur le même côté de la rue. Je pourrai ainsi surveiller le devant et l'arrière de la maison, en me postant dans une fenêtre de côté.

– Je savais que tu avais une tante dans les environs, c'est pour cela que je t'envoie là.

– Je vous rappellerai aussitôt que je trouverai quelque chose de spécial.

– C’est ça. Surveillance Victor Bourgeois principalement. Je veux savoir quand il entrera là.

– Entendu.

C’est ainsi que le Domino Noir avait appris la visite d’un étranger qui était entré dans la maison d’André Morency avec un paquet et qui en était sorti, par la porte arrière, les mains vides.

Et cela juste au moment où Victor Bourgeois venait là également.

Pris au dépourvu, le Domino Noir avait demandé à la jeune fille de suivre l’étranger sur le champ, afin de découvrir le lieu de sa résidence, si possible.

Immédiatement après, il était venu surveiller lui-même l’endroit où se terrait le mystérieux personnage, sur la rue Sanguinet, en bas de Dorchester.

Il venait à peine d’apprendre qu’il s’agissait d’un nommé Beare, que ce dernier sortait de la maison et prenait un taxi.

Le Domino Noir le suivit jusqu'à l'hôtel de Ville de Lachine et de là jusqu'à une vieille maison, située sur le bord du Lac Saint-Louis.

La maison paraissait abandonnée et même non habitable, mais tout à côté on pouvait lire sur une grande enseigne : Bourgeois Yacht Club.

Beare alla directement au gardien qui fumait sa pipe tranquillement dans une espèce de petit bureau.

Il était tard dans la saison et on voyait que la majorité des membres du Club avait fait retirer leurs embarcations de l'eau.

Un yacht à cabine, d'une quarantaine de pieds, portait le nom de Bourgeois II.

Beare le visita avec le gardien, sans que le Domino Noir puisse savoir de quoi il s'agissait exactement.

Après le départ de l'autre, Simon Antoine se présenta également au gardien en lui demandant s'il y avait un yacht à cabine à vendre, parmi ceux qu'on voyait sur l'emplacement du Club.

– Mais certainement, répondit celui-ci. Je

viens d'ailleurs de recevoir un acheteur éventuel.

– Si vous êtes sur le point de faire une vente, je n'insisterai pas d'abord, car je ne voudrais pas intervenir dans les projets de votre client.

– Ce n'était rien de certain, monsieur. Il s'agit du yacht de monsieur Bourgeois lui-même. Aimeriez-vous à visiter ?

– Je me demande si je ne reviendrai pas plutôt...

Comme Simon Antoine paraissait hésiter et que l'autre avait à cœur de faire voir sa marchandise, il ajouta :

– Si vous vouliez attendre quelques minutes, monsieur Bourgeois sera ici lui-même. Je viens de lui téléphoner et il m'a dit qu'il arrivait incessamment.

– Non, je reviendrai demain plutôt. J'ai un rendez-vous pour souper à Lachine. J'étais simplement arrêté pour voir s'il y avait quelque chose qui m'intéresserait ici.

– Comment aimez-vous le Bourgeois II ?

– Il m'intéresse beaucoup. Dites à monsieur

Bourgeois que je reviendrai demain ou le jour suivant.

– Très bien. Vous êtes monsieur... ?

Le Domino Noir qui ne tenait pas à se faire reconnaître donna le premier nom qui lui passa par la tête et fit semblant de partir, mais au lieu de quitter Lachine, il entra dans un café, juste en face de l'emplacement Bourgeois.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Le maître des lieux arriva bientôt et il le vit s'attarder pendant quelques instants dans la cabine du gardien.

Puis il monta dans son yacht. Mais il n'y resta pas longtemps.

Il revint bientôt avec une grande enveloppe à la main, pour se diriger ensuite dans la vieille maison abandonnée.

Du dehors même, on entendit craquer les planchers. Aussi Le Domino ne se hasarda pas immédiatement sur ses traces.

Quand Bourgeois sortit, il n'avait plus l'enveloppe. Il l'avait donc laissé en dedans.

Après s'être assuré que le propriétaire était définitivement parti de l'endroit, Simon Antoine plaça son masque sur son visage et entra à son tour.

C'était une vieille maison de pierres, qui devait dater des origines de Lachine.

Il n'y avait aucun meubles à l'intérieur, mais on voyait quand même que quelqu'un y venait de temps à autres.

Elle comportait deux étages, mais il n'y avait absolument rien de remarquable au deuxième.

Le Domino Noir faillit manquer ce qu'il y avait d'important au rez-de-chaussée.

Un ancien monte-charge qui partait de la cuisine, dans le sous-bassement, et montait jusqu'en haut, attira bientôt son attention.

Il ouvrit le panneau de bois, qui le dissimulait à la vue et se pencha au-dessus du puits qu'il formait, l'éclaira de sa lampe de poche.

Dans le mur du fond, environ deux pieds en dessous du carreau, c'est-à-dire à l'égalité du plancher, il y avait une petite plaque, qui n'était

autre qu'une porte de fer.

C'était un petit coffre-fort qui se fermait avec un chiffre. Le Domino Noir en avait ouvert de plus difficiles.

Il prit l'enveloppe, en examina le contenu et une grande satisfaction se refléta aussitôt sur son visage.

Une fois sur les lieux, il prit le temps de descendre dans la cave et là encore il fit une découverte intéressante.

La cave elle-même ne présentait pas rien de spécial. Mais il y avait y débouchant, une espèce de tunnel, assez haut, qui avait dû servir autrefois à haler de petites embarcations, jusqu'à l'intérieur du sous-bassement.

Au milieu du passage sous-terrain, il y avait un système de polies, beaucoup plus récent, qui attira spécialement l'attention du visiteur clandestin.

Il examina longuement le mécanisme de cette installation, puis revint sur ses pas.

Quelques minutes plus tard, il était attablé au



Club Saint-Denis et dégustait lentement son souper.

C'est là que l'atteignit le téléphone de Marthe Bouché qui l'informait que l'avocat Morency était sorti de chez lui pour aller, à la résidence de Victor Bourgeois.

Elle avait été assez heureuse pour suivre Morency et avait même entendu celui-ci qui disait au financier, en sortant :

– Il doit être au Club Saint-Denis. Chaque fois que je m'y rends à l'heure du souper, je le trouve à table.

– C'est bien ce que je pensais d'ailleurs, répondit l'autre. Vous vous rappelez bien notre petite scène ?

– Ne craignez rien...

– Et s'il est notre homme, je m'en charge.

– Vous comptez l'entraîner à Lachine... ?

– Oui et j'ai déjà envoyé un homme là-bas. Ce ne sera pas long pour nous en débarrasser une fois pour toutes. Vous allez voir.

## VI

### *Le piège*

Simon Antoine lisait un journal, assis dans un grand fauteuil confortable, quand il vit se diriger vers lui, Victor Bourgeois en compagnie de l'avocat Morency.

– Bonsoir, Antoine, fit celui-ci.

– Bonsoir, messieurs. Avez-vous dîner ici ?

– Non. Nous n'étions qu'arrêtés prendre une consommation.

Le financier invita :

– Vous allez prendre une chartreuse avec nous, monsieur Antoine ?

– Avec plaisir. J'y pensais justement d'ailleurs.

On parla de choses et d'autres en dégustant le

petit verre, et soudain Victor Bourgeois, demanda :

– Vous devriez venir avec nous, Antoine...

– Où ça ?

– Mais il y a les Ballets Russes ce soir, au Saint-Denis ? Ne me dites pas que vous n’y aviez pas pensé ?

– C’est que je ne me sens pas bien le goût de sortir. Je pense que je vais rester ici. J’ai d’ailleurs beaucoup de correspondance à faire. Je vais me reposer en écrivant quelques lettres.

– La musique et la danse ne vous intéressent donc plus ? demanda à son tour André Morency.

– J’aime à me reposer quelques fois. Vous savez que je suis célibataire plein de caprices.

– À votre goût, reprit Bourgeois. Eh bien ! nous allons le laisser à ses caprices alors. N’est-ce pas, Morency ?

– Rien d’autre à faire ! convint en souriant l’avocat.

Simon Antoine leur souhaita une plaisante

soirée et se leva pour monter à la salle d'écriture.

Mais cette pièce donnait justement sur la rue Laval, où les membres avaient l'habitude de stationner leurs voitures.

Il vit en effet ses deux interlocuteurs monter dans la limousine d'André Morency, puis le chauffeur manœuvra pour sortir de l'espace restreint, entre deux autres automobiles.

Simon Antoine ne se pressa pas outre mesure. Il savait que les deux hommes se rendraient à Lachine, s'ils n'allaient pas au Saint-Denis.

Il téléphona donc à Marthe Bouché, pour la prier de se rendre au théâtre immédiatement et en surveiller l'entrée, pour voir si les deux types y allaient réellement.

Au bout d'une demi-heure, comme ils ne s'étaient pas montrés, il donna instructions à la jeune fille d'abandonner la surveillance.

Il monta lui-même dans sa puissante routière pour se rendre également à Lachine.

Mais comme il appuyait sur le démarreur, il eut la surprise d'y trouver un morceau de papier

que quelqu'un avait attaché là.

On y lisait :

« Ne vous rendez pas à Lachine. On vous a entraîné dans un piège. »

Même après avoir réfléchi pendant quelques minutes à ce message anonyme, il ne parvint pas à en comprendre le pourquoi.

Il ne pouvait y avoir que deux hommes qui savaient que quelque chose l'attendait à Lachine, Bourgeois et Morency.

Mais tous les deux étaient des ennemis...

Est-ce que l'un d'eux aurait maintenant des remords... Et lequel ?

Encore un mystère qui s'ajoutait à celui de la disparition de l'argent de la rançon.

Un troisième parti devait travailler sur la même affaire...

Mais qui ? Là était la grande question.

Ce dernier voulait probablement s'arranger pour rencontrer les deux complices seuls. Il avait déjoué leurs plans et s'arrangeait pour écarter le

Domino Noir.

Pourtant personne ne savait que le Domino Noir n'était autre que Simon-Antoine.

Il y avait bien Benoît Augé, ce jeune journaliste qui l'assistait souvent dans ses enquêtes, ainsi que la belle Marthe Bouché. Mais d'un autre côté, jamais ses deux confidents n'auraient ouvert la bouche pour dévoiler un tel secret. Ils seraient morts plutôt que de trahir leur ami.

Quand il arriva dans les environs du Club Bourgeois, à Lachine, Simon Antoine arrêta sa voiture quelques centaines de verges avant l'entrée principale et fit le reste du chemin à pieds.

Il reconnut bientôt la limousine d'André Morency.

Il faillit se faire reconnaître, lorsqu'il s'en approcha, pensant qu'elle était inoccupée.

Chose étrange le jeune avocat y était encore, mais seul.

Victor Bourgeois avait donc entré tout seul

dans la vieille maison. Mais pourquoi ?

Quoiqu'habitué aux surprises, le Domino Noir en rencontrait une qui ne manquait pas de l'intriguer considérablement.

Il fit une rapide inspection des lieux et réalisa bientôt qu'il pourrait se dissimuler convenablement derrière une haie de cèdres qui longeait le trottoir de la propriété en face de laquelle était arrêté l'automobile.

Heureusement il s'agissait d'une maison d'été et aucune lumière n'apparaissait aux fenêtres.

Il contourna l'emplacement et y pénétra par l'arrière. Il réussit donc ainsi à se poster exactement vis à vis de l'auto.

Il n'y avait que la largeur du trottoir qui le séparait d'André Morency.

Il n'attendit pas bien longtemps avant de voir sortir Victor Bourgeois.

Celui-ci ne paraissait pas de bonne humeur.

D'un ton fortement désappointé, il s'adressa à son complice :

– Excusez mon indiscretion, Morency, mais je me vois dans la nécessité de vous poser une question importante...

– Allez. Je vous écoute.

– Vous êtes venu ici, cet après-midi, après que j’eus quitté votre bureau ?

– Mais pas du tout ?

– Il est très important que je le sache. Je vous en prie de me répondre sincèrement.

– Puisque je vous dis que non...

– Alors vous avez envoyé quelqu’un ?

– Pas plus. J’ignorais même l’endroit où se trouvait votre propriété de Lachine.

– Je n’y comprends rien alors.

– Qu’est-il arrivé ? Vous avez l’air bien désappointé ?

– On m’a volé...

– Puis-je vous demander quoi ?

Le financier ne répondit pas tout de suite. Il scrutait en silence la physionomie de son



complice, comme s'il avait voulu découvrir les pensées les plus intimes.

Ce fut l'avocat qui ajouta :

– Ne me dites pas que les documents concernant monsieur Jarry vous ont été enlevés ?

– Oui

– Mais qui peut bien avoir fait cela ?

– Et ce n'est pas tout...

– Quoi encore ?

– Dans la même enveloppe se trouvaient les papiers compromettants concernant votre père.

Ce fut au tour de l'avocat à perdre contenance.

– Quelqu'un est donc au courant de notre combine ? suggéra André Morency. Mais qui ? Est-ce Jarry ou la police ?

– Jarry n'aurait certainement pas mis la police là-dedans. Il avait trop à risquer.

– C'est vrai. Mais qui alors ?

– Attendez un moment, je vais aller questionner le gardien.

C'est alors que celui-ci fit part à son patron de la visite des deux acheteurs de l'après-midi.

– Sont-ils venus avant ou après moi ? demanda Bourgeois à son gardien.

– L'un est venu avant. Celui qui a monté dans le yacht.

– Et l'autre ?

– Après vous.

– Serait-il entré dans la maison ?

– Non. Je l'ai vu qui traversait la rue.

– Pouvez-vous me décrire cet homme ?

C'est alors qu'il réalisa avoir affaires à Simon Antoine.

Cette nouvelle ramena un peu de sa bonne humeur.

Il revint aussitôt à l'automobile.

– Vous avez de bonnes nouvelles ? demanda Morency.

– Je connais notre voleur et je sais en plus d'une façon positive qui est le Domino Noir.

– Ce n'est pas Simon Antoine ?

– Au contraire. Il est venu ici cet après-midi et a fouillé dans la vieille maison.

– Il a donc nos documents. Nous serions peut-être mieux de le laisser vivre...

– Pourquoi ?

– Parce qu'en le surveillant, il nous conduira à l'endroit où il a caché sa trouvaille.

– J'en doute. J'aime mieux essayer de la persuasion avec lui.

– C'est drôle. Je suis porté à croire qu'il rendra à monsieur Jarry, qui est d'ailleurs son ami, les papiers qui le concernent.

– Et vous espérez retrouver ainsi ceux de votre père ?

– Je ne veux pas dire cela.

Un froid semblait se glisser entre les deux associés dans le crime.

Simon Antoine se demandait maintenant comment cela allait tourner.

Les deux hommes conversèrent encore

pendant quelques instants, puis finalement Victor Bourgeois décida :

– Venez avec moi dans la maison. Il ne faut pas faire attendre inutilement notre Domino.

– Vous croyez réellement qu’il nous a suivis ?

– J’avais posté un homme pour surveiller la porte du Club Saint-Denis et quand j’ai été voir mon gardien tout à l’heure, celui-ci avait reçu un rapport à l’effet que notre homme était monté dans son auto et avait pris la direction de Lachine.

Après quelques hésitations, André Morency suivit Bourgeois.

Moins endurci dans le crime que son associé et surtout désireux plus que quiconque de mettre la réputation de son père à l’abri, il se faisait maintenant des réflexions différentes de celles qui agitaient l’esprit de Bourgeois.

Comme tout le monde à Montréal, il avait entendu parler du fameux DOMINO NOIR.

Mais il savait que cet être extraordinaire n’était pas un criminel, comme on se plaisait

parfois à le dire.

Au contraire, il était convaincu que le Domino était l'ennemi juré du crime et qu'il était animé par le seul désir d'aider la justice.

Alors, si le Domino avait les documents. André Morency était persuadé qu'il les ferait parvenir à bon escient.

Ce n'était pourtant pas le temps de reculer et il se résolut à suivre Bourgeois.

\*

Le Domino Noir donna cinq minutes d'avance à ses adversaires, puis il s'engagea lui-même dans l'entrée de la vieille maison de pierres.

Il n'était pas parvenu à la porte de côté qu'il avait laissée débarrée dans l'après-midi, afin de se ménager une entrée facile, qu'il pressentit plutôt qu'il ne réalisa complètement une présence étrangère en arrière de lui.

Il s'attendait naturellement à combattre, mais

il n'avait pas pensé que ce serait si tôt.

Quand il jugea que son adversaire s'était approché suffisamment de lui et qu'il allait frapper, il se retourna subitement pour lui faire face.

Avant cela son allure avait été naturelle, que le poursuivant fut pris par surprise.

Une prise habile eut aussitôt raison de lui.

Mais il était dit que le Domino Noir marcherait de surprise en surprise, ce soir-là.

L'homme qu'il venait de maîtriser si habilement, s'exclama soudain :

– Vous êtes donc le Domino Noir ?

– Oui. Pourquoi ?

– C'est moi qui ai mis la note dans votre auto tout à l'heure.

– Pourquoi ?

– J'avais instruction de le faire.

– Pour qui travaillez-vous donc ?

– Je ne peux pas vous le dire. Mais c'est un

ami croyez-moi.

Naturellement le Domino Noir n'aurait pas ajouté foi à cette déclaration, sans la mention de la note.

Comme question de fait, il paraissait évident que quelqu'un cherchait à le protéger.

Il ne put s'empêcher de trouver cela passablement comique, lui qui avait secouru tant de personnes.

Par mesure de prudence pourtant, il ligota soigneusement son adversaire de tout à l'heure et il le transporta dans un coin de la cour où personne ne le découvrirait pour quelques minutes du moins.

Il n'aurait pas voulu laisser cet homme sans défense, en proie peut-être à la vengeance des deux autres qui se trouvaient dans la maison.

Tout de même les événements prenaient une tournure bien étrange.

Cet homme avait dû voir entrer Bourgeois et Morency. Pourquoi les avait-il laissé passer ?

Il avait probablement des confédérés à

l'intérieur et ce sont eux qui devaient avoir charge des autres.

Il se surveilla donc en pénétrant dans la maison.

Il n'avait pas eu tort, car il n'avait pas parcouru la première pièce, qu'un couteau siffla à ses oreilles et alla se planter dans le mur.

Se couchant par terre, le Domino Noir alluma subitement une puissante lumière de poche, qu'il dirigea vers l'endroit où il croyait que le bandit au couteau se trouvait.

Il avait jugé juste, car l'homme fut tellement surpris par le rayon lumineux qui l'aveuglait, qu'il resta pendant quelques instants immobile.

C'était plus qu'il n'en fallait au Domino pour le maîtriser et le ficeler solidement. Un bon coup solidement appliqué sur la tempe l'avait d'ailleurs mis hors d'état de nuire pendant plusieurs minutes.

Il ne restait donc probablement plus que l'avocat et le financier.

Sans aucun doute ils étaient rendus dans le



tunnel secret.

Le Domino descendit donc dans la cave, entraînant avec son captif.

Tout était dans le silence le plus profond, mais il savait cependant que ses ennemis l'attendaient, probablement près du puits et de la poulie.

Par mesure de précaution, il enleva son masque et l'ajusta sur la figure du type qu'il tenait devant lui et qui lui servirait de bouclier.

Il avait bien fait, car soudain un projecteur le révéla à la vue.

Il entendit même Bourgeois qui laissa échapper un juron en apercevant son spadassin ligoté et servant à protéger son ennemi.

– Rendez-vous, Antoine, cria Bourgeois.

Le Domino Noir ne répondit pas. Rien ne lui servait de dévoiler son identité, si les autres n'en étaient pas certains. D'un autre côté s'ils le connaissaient sous ses deux personnalités, il ne perdait rien en ne parlant pas.

Bourgeois tira son revolver et visa.

C'est alors que se produisit une chose bien étrange.

André Morency lui cria de ne pas tirer.

Mais cela n'empêcha pas un premier coup de transpercer le captif du Domino Noir. Il eut même quelque peine à tenir l'autre debout.

Sortant lui-même son revolver, il s'apprêtait à faire feu à son tour, quand il arrêta subitement son geste.

André Morency venait de se saisir du bras de Bourgeois et faisait dévier le second coup.

Les deux hommes luttèrent pendant quelques instants devant les yeux ébahis du Domino qui avançait toujours pendant ce temps-là, à l'abri de son captif, qui se tordait maintenant dans ses liens, avant de rendre l'âme.

Un nouveau coup partit encore, mais cette fois ce fut Bourgeois qui tomba.

André Morency ne faisait aucun mouvement pour lutter contre le Domino Noir. Celui-ci comprit enfin l'énigme qui le tracassait considérablement, sur tout depuis le billet trouvé

dans son auto.

Il rejeta son bouclier pour s'approcher de Morency :

– N'ayez pas peur, dit celui-ci. Je suis votre ami.

– Je comprends maintenant, monsieur Morency. Vous avez été forcé par Bourgeois d'agir comme vous l'avez fait, à l'égard de monsieur Jarry ?

– Vous avez deviné juste. Vous pouvez d'ailleurs vérifier avec monsieur Jarry. Il est maintenant en possession de ses \$50 000.

– Et moi j'ai autre chose pour vous.

– Pas les documents incriminant, mon père ?

– Oui. Mais je les ai examinés. Vous pouvez croire qu'ils sont faux.

– Je m'en doutais bien, mais tout de même je ne pouvais pas prendre de risque.

– Je vous comprends. Mais il y a une chose que je voudrais savoir. Avez-vous eu affaire avec une note que j'ai trouvée dans mon auto, tout à

l'heure ?

– Je l'ai fait placer là par un de mes hommes qui m'assistait dans la lutte que je me suis vu obligé de conduire contre Bourgeois, sous le couvert.

– Est-ce lui qui était à la porte de la propriété quand je suis entré ?

– Oui. Je lui avais dit de vous prévenir. L'a-t-il fait ?

– Malheureusement je ne lui en ai pas donné le temps. Je l'ai bâillonné avant.

– Allons le délivrer, suggéra André Morency.

Le Domino Noir lui rendit les documents qu'il avait tant cherchés et les deux hommes s'en retournèrent en ville, le Domino Noir se chargeant d'avertir la police au sujet de la mort de Bourgeois et de son complice.



Cet ouvrage est le 391<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.